



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Les combattants africains dits "Tirailleurs sénégalais" au secours de la France, 1857-1945 / Samuel Mbajum
éd. Riveneuve, 2013
cote : 59.380

Ce livre est l'œuvre d'un journaliste camerounais qui reconnaît d'emblée ne pas être historien (p. 9), ce dont on ne saurait lui tenir grief. Il a d'ailleurs procédé à une compilation et fait de multiples emprunts à des historiens, sous forme de citations parfois exagérément longues, mais dûment référencées. Ses connaissances en histoire militaire sont parfois un peu lacunaires, de même que ses connaissances des sociétés sénégalaise et soudanienne. Le titre, qui pourrait être classé comme *accrocheur*, mérite débat: la France a-t-elle été véritablement *secourue* par les troupes d'outre-mer de 1857 à 1945 ? Si ceci se vérifie indéniablement au cours des deux guerres mondiales, principalement pendant la deuxième, cela n'en est pas moins discutable pour le reste de la période étudiée.

L'ouvrage est préfacé par le général Pierre Lang qui rend hommage à l'objectivité de l'auteur, lui sachant gré de ne pas se livrer à un réquisitoire, et qui dénonce à bon droit le scandale que fut la *crystallisation* des pensions de retraite.

Dans un premier chapitre: « *Qui étaient les combattants africains dits tirailleurs sénégalais ?* », l'auteur retrace la genèse des recrutements de troupes indigènes par les Français établis à la côte d'Afrique, ceci dès l'ancienne monarchie. Il en vient ensuite à la constitution par Faidherbe en 1857 du premier bataillon de tirailleurs sénégalais, qui sera érigé en régiment en 1884 et fut l'embryon des unités de Sénégalais. On aimerait cependant trouver mention du gouverneur Auguste Baudin qui, en 1849, avait constitué à Saint-Louis une première compagnie indigène en enrôlant des esclaves affranchis en 1848, qui se trouvaient réduits à la mendicité ou à la maraude. Telle fut l'origine, le noyau initial, de ces unités de tirailleurs, que Faidherbe ne fit qu'étoffer, forgeant ainsi l'instrument de la conquête. On souhaiterait également que fût évoqué le rôle de la confrérie Qadiriyya, fort liée aux huiliers de Bordeaux, (Maurel & Prom), qui se livra à une active propagande en faveur des engagements dans les troupes françaises.

« *L'Afrique a été conquise par des Noirs pour le compte des Blancs* ». La constatation d'Henri Brunschwig est irréfutable. Les deuxième, troisième et quatrième chapitres retracent les péripéties de la conquête de l'Afrique Occidentale et de l'Afrique équatoriale, et tentent de dresser un bilan du rôle que les tirailleurs réputés sénégalais ont joué dans les opérations de cette conquête, notamment contre Ahmadou, Samori et Rabah. On regrette toutefois qu'il ne soit pas fait mention de la campagne du Dahomey contre Béhanzin, où le corps expéditionnaire, africain à plus de 80%, était





Académie des sciences d'outre-mer

commandé par un mulâtre de Saint-Louis, le général Dodds, plus tard inspecteur général des troupes coloniales. A propos de l'intervention de Brazza au Congo, rappelons toutefois qu'à Ncoua, (future Brazzaville), le pavillon avait été laissé à la garde d'un sergent de laptots nommé Malamine Camara et non Mamadou Lamine, qui est le nom d'un marabout du Haut-Sénégal, chef de guerre et résistant, tué au combat en 1886 (pp. 78-79).

Les chapitres V à XI traitent du thème de la Force Noire, idée lancée par le colonel Mangin en 1910, et de la participation des tirailleurs à la première guerre mondiale. Inquiet de l'infériorité démographique de la France devant l'Allemagne, Mangin préconisait une active politique de recrutements dans l'Empire et le recours à la conscription des indigènes. Ses propositions furent accueillies avec réticence et parfois même combattues par diverses personnalités, dont le général de Torcy et Félix Chautemps, délégué de la Guinée au Conseil supérieur des colonies, qui insistaient l'un et l'autre sur la faible valeur militaire des Sénégalais, leur manque d'endurance et leur incapacité à résister aux hivers européens. Elles n'en furent pas moins retenues.

On lira (pp. 171-215) un intéressant débat autour du député Blaise Diagne, nommé par Clémenceau commissaire général aux troupes indigènes, et du gouverneur général Joost Van Vollenhoven qualifié d'*atypique*, qui démissionna au début de l'année 1918 peu avant l'arrivée de Diagne pour sa tournée de propagande. Très brillant sujet, Van Vollenhoven a parfois été présenté comme un défenseur des Africains, et comme tel opposé aux recrutements massifs de combattants réclamés par la métropole. Il semble avoir été surtout le défenseur de la production, des intérêts mercantiles et des colons, qui redoutaient de perdre leur main d'œuvre. De plus, il ne pouvait tolérer l'immixtion d'un parlementaire, Africain de surcroît, dans les affaires intérieures de son gouvernement général, ce qui signifiait un nouvel âge des colonies et la fin de la toute-puissance des proconsuls. (Les inspecteurs des colonies étaient eux-mêmes rarement bienvenus). P. 226, l'auteur fait état des lourdes pertes des unités sénégalaises dans l'offensive du Chemin des Dames (7500 sur 16.000 hommes engagés) et s'interroge sur les responsables de cette hécatombe: Nivelles ou Mangin? Le rôle des Sénégalais sur les fronts des Dardanelles et de Macédoine n'est pas oublié.

Pages 250-257, Samuel Mbajum évoque la honte noire, "*Die schwarze schande*" c'est-à-dire les prétendus méfaits imputés aux Sénégalais qui faisaient partie du corps d'occupation de la Rhénanie. Le récit de ces incidents a été très exagéré et par la suite exploité, notamment par l'auteur de Mein Kampf. (Il n'y aurait eu qu'un seul cas de viol) mais Mangin n'en fut pas moins amené à retirer ses troupes noires (5000 hommes sur un total de 20.000) dès 1920, ce qui fut considéré par l'opinion nationaliste allemande comme une revanche partielle sur le *diktat* de Versailles. L'influence sociale des anciens combattants rapatriés en Afrique eût mérité d'être mentionnée: auréolés du prestige que leur valaient leur modeste pension et surtout leur séjour au pays des *toubabs*, ces hommes, souvent d'origine modeste, accédèrent souvent à la notabilité, contribuèrent au déclin de l'influence des chefs coutumiers et à l'avènement d'un nouvel état d'esprit parmi les colonisés.

Les chapitres XII à XVIII sont regroupés dans une deuxième partie intitulée *De l'après-guerre à 1946*, qui traite essentiellement du rôle des tirailleurs sénégalais dans la deuxième guerre mondiale : les massacres perpétrés par les troupes allemandes en juin 1940 notamment dans la région de Lyon, ne sont pas oubliés. (La nécropole appelée *Tata* de Chasselay, dans le Rhône, inaugurée par le gouvernement de Vichy en novembre 1942, en perpétue le souvenir) Faut-il voir dans ces



Académie des sciences d'outre-mer

violences une vengeance des événements de Rhénanie en 1919-1920 ? L'auteur incline plutôt à penser que la résistance opiniâtre opposée par ces troupes coloniales, alors que beaucoup d'autres unités étaient en pleine débâcle (*L'armée Ladoumègue !*), avait exaspéré les Allemands.

PP. 370-376, on trouve une relation des événements de Dakar en septembre 1940, extraite d'un livre du général Lescel qui semble avoir quelques sympathies pour le camp vichyste. Cette très longue citation comporte quelques commentaires sur l'attitude de Boisson, que Lescel tend à défendre, estimant que le Haut-commissaire devait tenir compte de l'état d'esprit des officiers de Marine, dont la traditionnelle anglophobie était encore exacerbée depuis l'affaire de Mers el-Kebir.

Au chapitre XVII, l'auteur se livre à une pénible homophonie en évoquant p.407, la Mère Patrie devenue aux yeux de certains *l'amère patrie*. Ce jeu de mots dénonce l'ingratitude des Français, en tout cas de leurs dirigeants, à l'égard des tirailleurs africains. « *On presse l'orange et on jette l'écorce* ». La métaphore de Frédéric II rapportée à Voltaire par La Mettrie reste sans doute de tous les temps...

La tragédie de Thiaroye, brutale répression d'une sédition qui, le 1^{er} décembre 1944, coûta la vie à 35 tirailleurs rapatriés depuis peu à Dakar par le navire *Circassia* est qualifiée de *crime ignominieux* mais elle est traitée un peu sommairement pp.437-471. (D'autres estimations parlent de 70 morts ?). Plus qu'à une volonté déterminée de recourir à l'épreuve de force, ce bain de sang est sans doute imputable à l'arrogance des petits gradés, à l'incurable bêtise de l'encadrement, refusant de prendre en considération les doléances légitimes des intéressés, qui réclamaient leurs arriérés de solde et un traitement plus digne. Le commandement prit peur devant une manifestation un peu tapageuse d'hommes désarmés, alors qu'une transaction eût été possible. (On pourrait tout aussi bien rappeler que quelques semaines auparavant, d'autres tirailleurs en instance de rapatriement, cantonnés à Satory, avaient, pour les mêmes raisons, laissé éclater leur colère au grand jour en vandalisant une partie du quartier Saint-Louis, à Versailles, et qu'il n'y avait pas eu de répression sanglante).

Un index serait utile. Au total un ouvrage de vulgarisation, bien documenté, bien illustré, nous serions presque tenté d'écrire un recueil de citations, qui apporte divers éléments intéressants sur un aspect encore insuffisamment connu de l'histoire militaire française.

Jean Martin